Biebuyck, Daniel P. (ed.) : Sherungu Muriro. Mémoires d'un Nyanga. Paris : S. N. Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 2013. 320 pp. ISBN 978-2-7053-3879-4. Prix : € 32.00

Depuis la fin des années 1980, une critique puissante s'est soulevée contre l'anthropologie comme discipline qui, en continuité avec ses origines coloniales, prétend représenter l'autre et le maintient ainsi dans une position subalterne d'objet incapable de réflexion. Poussée à son extrême, cette crise de représentation a donné lieu à une tournure réflexive élaborée, où le récit de soi devient le cadre au sein duquel la description de l'autre trouve une place. Plus couramment toutefois, l'ethnographie a été reconsidérée comme une pratique de rencontre et de dialogue de laquelle naît le savoir anthropologique. Dans le texte écrit, ceci se reflète, par exemple, par l'adoption d'un style narratif relatant la vie d'individus concrets, rencontrés au cours d'un séjour de terrain. Une autre possibilité est d'intégrer le collaborateur principal comme co-auteur du livre. Il arrive aussi que l'anthropologue s'adresse à ses interlocuteurs à la deuxième personne, comme s'il était en conversation avec eux, ce qui permet au lecteur d'être directement témoin du dialogue à la base du savoir transmis.

Le livre de Biebuyck s'inscrit dans cette vision dialogique de l'étude anthropologique. Il contient les mémoires de Sherungu Muriro, qui appartient à la population nyanga (République Démocratique du Congo), au sein de laquelle l'auteur a fait des recherches dans les années 1950. Biebuyck a assuré la transcription, la traduction et l'édition d'une sélection de ces mémoires. De plus, il fournit des commentaires contextuels d'ordre historique et socioculturel sur la société nyanga qui permettent de situer les paroles de Sherungu et de mieux les comprendre. Il résume aussi les pensées de Sherungu et se prononce sur l'intérêt de ce personnage et de ses mémoires. En découle un texte à deux voix, où celle de l'anthropologue se met au service de celle d'un individu de la population étudiée. Le résultat est un livre unique en son genre, d'autant plus que les mémoires transcrits de Sherungu datent des années 1950, une époque où une telle attention pour la vie et les pensées d'un individu "indigène" était inhabituelle.

Dans les parties introductives, Biebuyck décrit sa rencontre avec Sherungu et sa collaboration intensive avec lui lors de ses travaux ethnographiques dans la région des Nyanga. Il explique ce que leur relation signifiait pour chacun d'eux et raconte des anecdotes qui illustrent la nature amicale de leur rapport d'une confiance et d'une entraide mutuelles. Il relate en détail comment est né ce projet d'écriture. La fin prématurée de son enquête ethnographique en 1956, pour des raisons professionnelles, inspira à Biebuyck l'idée de demander à Sherungu de s'installer dans l'institut de recherches où il fut rattaché et de dicter ses mémoires à ses deux assistants nyanga. Il précise les conditions de ce travail : Sherungu reçut un salaire hebdomadaire, il fut libre de travailler sans ingérence extérieure et de donner libre cours à ses idées. Le livre qui contient une partie seulement de ces mémoires, comprenant deux mille pages de narration, est structuré par Biebuyck de manière thématique en cinq chapitres. Un premier chapitre présente l'identité sociale de Sherungu, c'est-à-dire ses noms et ses titres, son réseau relationnel ainsi que sa famille proche et étendue. Ensuite, vient une description détaillée des relations socio-politiques qu'entretenait Sherungu. L'on y apprend comment il interagissait avec les Pygmées baremba, avec les chefs traditionnels, auprès desquels il occupait une place privilégiée en tant qu'expert rituel, ainsi qu'avec les chefs récemment instaurés. Un troisième chapitre détaille les expériences de vie de Sherungu, en commençant par ses occupations et préoccupations de jeunesse, ses souvenirs de circoncision et en finissant par les pactes de sang qui tissaient pour lui de multiples liens d'amitié. Ensuite, sont exposées les activités diverses auxquelles se livrait Sherungu, qui était non seulement un chasseur, mais également un artisan, un guérisseur, un musicien et un conteur. Un dernier chapitre évoque les pensées de Sherungu face à la présence des missionnaires et des colons européens administrant la région. Dans une partie finale sont réunis les contes transmis par Sherungu, qui donnent un aperçu de la tradition orale nyanga.

En dehors de la richesse d'informations que comporte ce livre sur la société nyanga entre les années 1900 et 1960, il se fait surtout remarquer par la perspective qu'il offre d'une "ethnographie de l'intérieur" (24), dans les termes mêmes de Biebuyck. Une telle ethnographie est un complément très souhaité de récits ethnographiques classiques sur des sociétés d'Afrique Centrale lesquels, dans un style impersonnel, mettent indûment l'accent sur les croyances, coutumes et contraintes qui régissent la vie des sujets étudiés. De nombreux épisodes dans les mémoires de Sherungu évoquent la trajectoire personnelle de cet individu à la personnalité forte, qui résulte de choix subjectifs et de la gestion de la marge de manœuvre qu'offre tout système socioculturel. On y voit comment Sherungu, déjà dans sa jeunesse, investit particulièrement certaines relations parmi celles qui se tissent autour de lui, afin d'apprendre une diversité de techniques et d'activités et de s'instruire au maximum. On suit sa longue hésitation, inspirée d'effroi, à s'intégrer aux rites d'initiation et son acquiescement final par peur de marginalisation sociale. On observe aussi comment il cherche à échapper au poids de relations obligatoires et contraignantes. Il se distancie autant que possible de son épouse, qui lui fut imposée comme experte rituelle, et compense cette distance par d'autres rapports amoureux. À cet égard, il n'hésite pas à transgresser des interdits, malgré sa conviction que des pensées malveillantes, le non-respect des divinités ou l'inattention envers des prescriptions coutumières ont un impact profond et entraînent le malheur.

L'aspect le plus original du livre est, certes, l'accès qu'il donne à la vie affective de Sherungu et à ses pensées sur la vie de son peuple et l'impact de la colonisation belge. Ceci ressort particulièrement lorsqu'il s'agit de la chasse. À plusieurs reprises, Sherungu exprime son amour profond de la forêt et la grande tristesse que lui cause le fait qu'il est empêché d'y résider par des obligations imposées par les administrations coloniales. Un passage tout à fait passionnant rapporte ses imaginations et ses réflexions spéculatives sur les différences entre les

https://doi.org/10.5771/0257-9774-2014-2-663
Generiert durch IP '3.141.25.201', am 12.10.2024, 04:54:25.
Das Erstellen und Weitergeben von Kopien dieses PDFs ist nicht zulässig.

êtres humains et les animaux. Dans ses interrogations sur le fait de savoir si les animaux pleurent leurs morts, se marient ou ont des devins comme les humains, on perçoit le grand respect et la considération qu'il leur porte, comme à ses égaux. Ces thématiques du non-respect de l'autre et de l'inégalité sont précisément au cœur de ses pensées sur les colons et les missionnaires. On y entend la voix d'un homme critique, profondément touché par les mauvais traitements subis par son peuple, par le mépris de ses coutumes et la destruction de ses croyances.

Biebuyck mentionne lui-même des limites de ce livre (29 s.). Certains sujets y sont à peine abordés, en particulier ceux qui concernent le monde féminin comme les cycles de la vie ou la naissance de jumeaux. L'auteur suggère en outre que Sherungu n'a plus repris de thématiques sur lesquelles ils avaient travaillé lors de leur collaboration ethnographique antérieure, par exemple les secrets entourant le chef, ses épouses rituelles, leur initiation et leur mort. Ces remarques n'enlèvent toutefois rien à la valeur de ce livre et ne font que montrer l'intérêt d'études situées qui relèvent le point de vue des personnes concernées ainsi que leur situation et leur trajectoire spécifiques.

Carine Plancke

Bierschenk, Thomas, Matthias Krings und **Carola Lentz** (Hrsg.): Ethnologie im 21. Jahrhundert. Berlin: Dietrich Reimer Verlag, 2013. 288 pp. ISBN 978-3-496-02863-5. Preis: € 24.96

Die Welt verändert sich – und mit ihr der wissenschaftliche Blick auf sie. Traditionelle Fächergrenzen werden schon seit einiger Zeit zunehmend zugunsten trans- und interdisziplinärer Forschungsverbünde aufgegeben. Berührungsängste zwischen den Disziplinen scheinen im Schwinden begriffen, und während in den letzten Jahren zahlreiche Disziplinen eine "ethnologische Wende" vollzogen haben, erging die Ethnologie sich ihrerseits in diversen "turns". Das traditionelle Proprium ethnologischer Expertise – das Ferne, das Fremde, das kulturell Andere (und zwar bevorzugt ein außereuropäisches) – rückte dabei verstärkt in den Fokus benachbarter Disziplinen. Gleichzeitig wenden EthnologInnen ihren Blick auch auf das Fremde vor der eigenen Haustür und ergänzen (oder ersetzen) die traditionelle, zeitlich ausgedehnte, stationäre Forschung vor Ort durch viele kurze Feldaufenthalte und einen bunten Methodenmix.

Angesichts dieser Situation drängt sich eine ganze Reihe von Fragen auf: Welchen gewandelten Aufgaben etwa sieht sich die Ethnologie in Zeiten zunehmender globaler Vernetzungen gegenüber? Wie soll das Fach auf die im Zuge der Dekolonisierung erfolgte Auflösung der strikten epistemologischen Trennung in Beobachtende und Beobachtete reagieren? Wie grenzt es sich gegenüber seinen Nachbardisziplinen ab? Lauert hinter der wachsenden Transdisziplinarität womöglich die Gefahr eines Profilverlusts? Worin schließlich besteht überhaupt der Gegenstand des Faches und wo liegt die spezifische Kompetenz seiner VertreterInnen? In einem Satz – und die Frage drängt sich angesichts des wachsenden Angebots von Ethno-Food, Ethno-Styles, Ethno-Shops und Ethno-Looks tatsächlich auf – "Was ist heute noch ethno an der Ethnologie?"

Unter diesem Titel veranstaltete das Mainzer Institut für Ethnologie und Afrikastudien zwischen 2011 und 2013 eine Vorlesungsreihe und lud zahlreiche RepräsentantInnen des Faches und dreier Nachbardisziplinen zu ausführlichen Stellungnahmen ein. Dreizehn Vorträge fanden in überarbeiteter Form Aufnahme in den jetzt vorgelegten Band von Thomas Bierschenk, Matthias Krings und Carola Lentz. Der Titel klingt ambitioniert. Fast macht er ein wenig Angst: "Ethnologie im 21. Jahrhundert". Das hört sich nach Aufbruch an, nach Wandel und nach Neuorientierung. Und so überrascht es nicht, dass sich auf den knapp 300 Seiten auffällig oft das Wort "Plädoyer" findet. Plädiert wird – unter anderem – für vielfältige Perspektivenwechsel und einen "mehrfach schielenden Blick" (Streck), die Neubestimmung des Verhältnisses von Ethnologie, Kritik und Eurozentrismus im Sinne einer kritischen Ethnologie (Rottenburg), das ethnografische Archiv und die historische Perspektivierung ethnologischen Wissens (Kohl), die Dezentrierung der ethnologischen Wissensproduktion (Schlehe), die Entwicklung eines postessentialistischen und reflexiv-konstruktivistischen Kulturbegriffs (Lentz), gegen den Essayismus und für eine (Neu-)Ausrichtung des Faches als empirische Sozialwissenschaft (Bierschenk), die Perspektivierung von Objekten in postrepräsentativen Museumskontexten (Förster), die Ausweitung interdisziplinärer Zusammenarbeit mit Nachbardisziplinen (Schlichte), die Aufgabe moralisierender Selbstblockaden und falscher Bescheidenheiten (Hirschauer) und die Intensivierung des Grenzverkehrs mit den Lebenswissenschaften (Welz).

Das ist so disparat wie es in dieser kurzen Zusammenschau klingt. Und so vielfältig, wie die Disziplin selbst sich zu Beginn des 21. Jh.s präsentiert. Auf den Versuch einer Normierung und Homogenisierung haben die Herausgeber dankenswerterweise verzichtet. Stattdessen haben sie es klug verstanden, mit ihrem Band eine Diskussionsplattform zu bieten, auf der nicht nur heterogene, sondern auch in offener Opposition zueinander stehende Positionen Platz finden. Auch die Entscheidung, die fachinterne Perspektive durch drei Außenansichten aus Disziplinen, mit denen starke thematische und methodische Überschneidungen bestehen (Soziologie, Politikwissenschaften, Europäische Ethnologie), zu ergänzen, ist zu begrüßen.

Einigkeit herrscht dabei am Ende vor allem in einem Punkt: Ethnologie hat mit Perspektivwechsel zu tun; mit der Infragestellung des Eigenen und der reflektierten Auseinandersetzung mit einem (wie auch immer im konkreten Einzelfall zu bestimmenden) Fremden. Dem wird man sich – auch das scheint Konsens – weiterhin bevorzugt auf dem Weg existentieller Grenzüberschreitung (Krings) nähern. Die Ethnologie wird also voraussichtlich auch im 21. Jh. eine zeitintensive Wissenschaft bleiben.

Die Wege, auf denen zu diesem Fazit gelangt wird, sind vielfältig, und nicht alle Beiträger widerstehen der Versuchung, sich in Anekdoten aus Studientagen zu ergehen. Der Qualität des Bandes tut das keinen Abbruch. Eher im Gegenteil. Einerseits tragen die erzählenden Ex-

https://doi.org/10.5771/0257-9774-2014-2-663
Generiert durch IP '3.141.25.201', am 12.10.2024, 04:54:25.
Das Erstellen und Weitergeben von Kopien dieses PDFs ist nicht zulässig.